

Julien François Jeannel (1814-1896)

“homme protéé”

ou l’histoire d’un pharmacien militaire hors du commun *

par Jean-Marie GALMICHE **



*Julien Jeannel à l’âge de 25 ans
(daguerreotype d’époque).*

*Son portrait le plus connu, de Wittdæck,
se trouve au Musée du Val-de-Grâce.*

Julien François Jeannel (1) est né le 14 février 1814 à Paris. Après ses études secondaires, il devient en 1832, pharmacien élève à l’Hôpital d’Instruction des Armées du Val de Grâce. Il en sort lauréat trois années plus tard.

Il est affecté, successivement au gré des besoins du service, à Lille, Colmar, Sarreguemines et Phalsbourg. Cette vie de garnison lui laisse beaucoup de loisirs, et il est homme à les employer. Il en profite pour faire ses études de médecine et devient Docteur de la Faculté de Paris, en 1838, en soutenant une thèse sur “*La guérison des hernies abdominales des adultes, par simple application de bandage*”.

Ce fait est important, car tous ceux qui ont parlé de Julien Jeannel n’ont retracé seulement de lui qu’une brillante carrière de pharmacien militaire. On verra qu’il mènera de front les deux activités tant en pratique, notamment à Bordeaux, qu’en théorie, et ses publications médicales sont de grande qualité.

En 1840, à 26 ans, Julien est affecté au service des ambulances de l’armée du Maréchal Valée, prédecesseur de Bugeaud en Algérie. C’était le début de la guerre de conquête, et il n’y avait pas encore de colons. Après la victoire de la Mouzaïa, les Français prennent Médéa, et y laissent une garnison de 200

* Comité de lecture du 22 novembre 1997 de la Société française d’Histoire de la Médecine.

** Service d’Imagerie Médicale. Centre Hospitalier, 27023 Evreux cedex.

hommes. Médéa est alors encerclée par Abd-el-Kader, qui l'assiégera trois mois durant. Julien est du nombre des défenseurs héroïques de Médéa, et c'est là que, très jeune encore, il se distingue pour la première fois avec éclat en utilisant ses talents de chimiste. Son rôle est en effet historique. Il réalise d'emblée que la petite troupe encerclée va perdre rapidement tout son cheptel de chevaux et de mulets fort de 528 têtes, car elle manque totalement de fourrage. D'autre part, les réserves de vivres pour les hommes sont loin d'être suffisantes, il s'en faut.

Nous sommes en juillet. Julien obtient du commandant d'abattre tous les animaux. Il fume les viandes provenant d'animaux sains en brûlant portes, fenêtres et tout le bois sur lequel on peut faire main-basse. Il obtient ainsi 1600 kg. de viande séchée. Avec la viande des animaux malades, il fait du bouillon, qu'on dessèche jusqu'à le réduire en tablettes faciles à conserver et à utiliser par dissolution. Il permet ainsi à la courageuse garnison de survivre, de soutenir son siège, et d'attendre sa délivrance par Changarnier.

Cet ingénieux procédé ne sera malheureusement pas "breveté", et c'est le chimiste allemand Liebig, qui reprendra sa technique pour la commercialiser, ce à quoi Julien n'avait pas pensé (2) !

Le Maréchal Soult, Duc de Dalmatie, Ministre de la guerre, adressa au jeune pharmacien des félicitations élogieuses et officielles

Tout auréolé de gloire, il rentre en France en 1842, et il est affecté à Toulouse comme pharmacien major. Il n'y reste qu'un an, et en 1843, il est affecté à Bordeaux comme pharmacien de l'Hôpital militaire. Bordeaux, c'est pour Julien l'essentiel de sa carrière. Il y restera 26 années consécutives, en gravissant les échelons de la hiérarchie sur place. Il est pharmacien principal en 1852.

C'est à Bordeaux que Julien commence sa carrière universitaire comme professeur suppléant de physique et chimie et de matière médicale à l'Ecole de Médecine. Il n'y avait alors que trois Facultés de Médecine en France : Montpellier, Paris, et Strasbourg.

C'est à Bordeaux, qu'il va exercer la médecine comme médecin, puis médecin-chef du dispensaire municipal, fonction à laquelle il consacrera beaucoup de zèle pour le plus grand bien des militaires, des marins et des civils vénériens. J'y reviendrai.

C'est à Bordeaux qu'il va commencer ses recherches scientifiques personnelles et rédiger la plupart de ses communications savantes qui relèvent du plus grand éclectisme. Il publie des travaux sur l'anesthésie générale à l'éther en 1847, sur la désinfection de l'eau par les troupes en campagne à l'aide d'un filtre aisément à construire, sur la place de l'homme en histoire naturelle. Il publie de nombreux travaux sur la médecine du travail, le suicide, la prostitution et les maladies vénériennes et rédige un volumineux codex pharmaceutique qui restera en vigueur dans l'armée jusqu'en 1918, etc...

C'est à Bordeaux qu'il revient après ses absences pour cause de campagne militaire.

C'est à Bordeaux qu'il se marie et que naissent ses deux fils Charles et Maurice.

C'est enfin dans la capitale de l'Aquitaine qu'il concrétisera sa double activité de pharmacien et de médecin, en initiant en 1857-1858, l'Association Générale des Médecins de France (AGMF) qui tenait lieu à la fois d'Amicale, d'Ordre et de Syndicat, et qui comptait parmi ses membres des médecins et des pharmaciens dont le rôle était d'autant plus important que le Conseil de l'Ordre et les Syndicats médicaux n'existaient pas.

Cette AGMF, maintenant strictement médicale, persiste toujours et continue, en dehors de toute discipline ordinaire et de toute revendication syndicale, son rôle amical de solidarité mutualiste.

J'ai voulu regrouper rapidement toutes les activités de Julien Jeannel à Bordeaux, pour bien montrer qu'il y a là le nœud de sa carrière et de sa vie. Voyons maintenant en détail, quelques unes de leurs plus éblouissantes facettes.

En 1854, il est nommé pharmacien-chef de l'armée d'Orient qui part pour la guerre de Crimée, et dont la base sanitaire s'installera à Varna, en Bulgarie, sous le commandement de Michel Lévy l'hygiéniste bien connu. C'est là qu'il fera ses principales constatations sur la contamination intra-hospitalière.

Dans les vieux hôpitaux de cette ville, on entasse les blessés et les malades. La mortalité y est très élevée. C'est alors qu'il visite, à la faveur d'une mission, l'hôpital russe de Iéni-Kalé, misérable d'aspect, fait de bric et de broc, de petites habitations mal reliées entre elles, et distantes les unes des autres. Malgré les inconvénients de cette disposition, le mauvais chauffage et la moindre science, dit-il, des médecins russes, la mortalité est ici infiniment moindre. Julien, non seulement le remarque, mais en attribue aussitôt la raison à la moindre promiscuité qui, dans le système français, crée les conditions de la contagion intra-hospitalière.

Il écrira dans "Excursion en Circasie" en 1856 : "*J'insiste sur un détail qui m'a paru particulièrement intéressant: c'est que, dans cet hôpital, il n'exista pas de grandes salles ; les malades étaient distribués par chambres de 10 à 12 lits. C'est là précisément le système le plus avantageux sous le double rapport du bien-être des malades et de la bonne exécution du service ; et chez nous, le vieil usage des salles nombreuses est loin malheureusement d'avoir fait son temps... ". "...Pour certains économistes, l'idéal de la perfection hospitalière, c'est la réunion des malades en plus grand nombre dans le plus petit espace ; pour moi, l'idéal de la perfection est l'isolement des malades, afin qu'ils ne s'infectent pas les uns les autres".*

D'accord avec Michel Lévy (deux esprits distingués ne peuvent que bien s'entendre), il préconise l'aération des salles, la dispersion des malades dans les jardins, sous les tentes. La mortalité passera dans la semaine de 125 par jour à 5 ou 6, tant pour le choléra, que pour la "pourriture d'hôpital" (3). Combien de soldats lui ont dû la vie ?

Avec son esprit et son caractère décisif, il condamne définitivement les "hôpitaux de maçonnerie" au bénéfice des cabanes, des tentes, voire des huttes. Il vante l'aération intense des salles de malades. C'est là, un titre de gloire notable, ce n'est pas de la pharmacie, mais de la médecine de terrain.

Mais, cela ne lui fut pas reconnu. C'est ainsi que les hôpitaux civils pavillonnaires qui furent construits plus tard après 1880, à la suite de cette expérience privilégiée, portent le nom d'hôpitaux système Tollet, du nom d'un non moindre célèbre architecte hospitalier. Seule la croix de Chevalier de la Légion d'honneur, au lendemain de la bataille de l'Alma, récompensera l'ensemble des services rendus. C'est le deuxième exemple de cette incapacité à tirer partie d'une invention, qui sans conteste lui revient...

Pourtant, cette fois, il avait insisté sur l'affaire, et avait largement publié et défendu sa thèse. C'est ainsi que dans une conférence publique à la Faculté des Sciences de

Bordeaux, en 1869, il reviendra sur le sujet par un mode détourné, si bien que l'on a l'impression que les lecteurs ne sont pas allés plus loin que le titre assez ésotérique, il faut le dire de: "*De la régénération des vers à soie*" (Il ignorait probablement les travaux de Bassi (4) ?).

Et pourtant ! Cette conférence, faite à cette date, est une pure merveille. Il commence par dire qu'il ne connaît rien à la sériciculture ! Ce n'est qu'un jeu : il a élevé des vers à soie, chez lui, en amateur pour amuser ses deux garçons. Et au lieu de les entasser dans des chambres fermées, il les installe en plein air et tout va bien. Même ceux qui étaient atteints de pébrine, de morflat ou de muscardine guérissent et se reproduisent. Il se lance dans des envolées lyriques, il parle de concurrence vitale suivant Darwin, il dit qu'un certain "monsieur Pasteur", chimiste, vient de montrer que les maladies des vers à soies sont dues à des micro-organismes et ne sont pas héréditaires. Ces maladies sont dues à l'entassement, à l'élevage concentrationnaire, où la maladie des uns devient la cause de la maladie des autres par contagion. Il faut veiller à la pureté de l'air, il faut de l'espace. Le plein air évite les maladies et régénère les vers malades, d'où le titre de son exposé. Il y a là une relation directe, dit-il, entre l'hygiène et la pathologie comme l'a montré l'expérience comparative de Varna et de Iéni-Kalé. Je cite :

"Ne craignez pas que je m'étende sur la description minutieuses de ces maladies, je me bornerai à vous dire qu'elles reconnaissent toutes les mêmes causes : l'éducation domestique, l'encombrement, l'infection de l'air, la mauvaise alimentation, enfin tout ce qui affaiblit l'organisme du ver à soie. Ces maladies, on les détermine à coup sûr par de mauvaises conditions hygiéniques, comme chez l'homme on fait naître à coup sûr les scrofules, le rachitisme, la pourriture d'hôpital, l'érysipèle nosocomial, l'infection purulente, le typhus."

Elles résultent donc manifestement des conditions anormales dans lesquelles l'insecte a été contraint de vivre; de plus, elles sont contagieuses, c'est-à-dire qu'après avoir été des effets, elles deviennent elles-mêmes des causes; elles se propagent des individus malades aux individus sains" ! Cette dernière phrase témoigne d'un esprit parfaitement éclairé que bon nombre de sommités médicales du "tout Paris" étaient encore loin d'admettre !

Au terme de nombreuses explications, les conclusions de Julien ne sont pas surprises. *"Vous le voyez, Messieurs, en temps d'épidémie nos magnifiques hôpitaux deviennent des foyers d'infection et de mort; mais en temps ordinaire satisfont-ils aux vœux de l'hygiène ? Je n'hésite pas à répondre : Non ! Les épidémies sont dans les hôpitaux à l'état permanent..."*

Parti d'une expérimentation sur les vers à soie, Julien en arrive à des conclusions très pertinentes quant à la contagion intra-hospitalière et à la façon d'y remédier. Malheureusement, le ton polémique qu'il adopte pour défendre sa théorie lui vaut de nombreuses inimitiés.

Le vœu de l'Académie de Médecine en date du 27 juillet 1869, qui faisait siennes les conclusions de Jeannel est resté lettre morte sauf... pour les Suédois, dont les hôpitaux sont faits de petits pavillons séparés disséminés dans de vastes parcs en plein air.

Il revient à Bordeaux reprendre ses nombreuses fonctions militaires, universitaires, municipales (dispensaire). Cela ne lui suffit pas, c'est l'affaire du parc bordelais. Elle atteint le meilleur niveau de Courteline devant le tribunal civil de Bordeaux en son audience du 4 janvier 1865.

Depuis 1859, traînait dans la ville l'idée d'utiliser un vaste domaine à vendre pour en faire un parc promenade avec kiosque à musique et jardin d'acclimatation qui serait en même temps un Centre culturel (le mot n'existe pas encore) naturaliste.

Le prix en étant élevé, la chose ne se fit pas pendant des années. En 1863-1864, Julien fonde une société commanditaire transformée par décret impérial en société anonyme avec Conseil d'administration dont il est élu Président. Mais ce Conseil est truffé de gens d'avis différent qui veulent, après acquisition, faire échouer les projets du Président ; les uns pour revendre les terrains avec bénéfice, les autres pour en faire un centre d'attractions dites "artistiques". D'où des difficultés quotidiennes. On veut l'obliger à démissionner, il refuse, car il sait qu'on va détourner le parc de sa vocation scientifique.

Finalement, il est révoqué par une réunion tout à fait illégale du Conseil qui siège sans Président. Il refuse d'être nommé Directeur par ce même Conseil abusif d'activistes qui radient du procès-verbal sa protestation.

Après d'innombrables péripéties, Julien, qui était alors Colonel et Officier de la Légion d'honneur, sort la tête haute du Palais de Justice ayant gagné son procès, ses adversaires sont déboutés et condamnés aux dépens.

L'histoire est un perpétuel recommencement, au bout d'un an de présidence durée normale de son mandat, satisfait de la décision judiciaire il ne se représente pas. Et c'est ainsi que la plaque de marbre toujours posée à l'entrée du parc de Bordeaux rappelle qu'il y eut des "actionnaires" pour fonder ce lieu de promenade, mais en fait porter tout le mérite à un certain Godard, généreux donateur, dont le legs permit l'inauguration le 28 avril 1888, par Sadi-Carnot, de ce superbe parc, inauguration à laquelle Julien toujours vivant ne fut même pas invité.

Malgré la vie de nomade que mène tout militaire, la garnison de Bordeaux a encore d'autres titres à sa gloire : c'est son œuvre scientifique. Devenu Professeur titulaire, Président de la Société Médicale locale, Médecin-chef du dispensaire, membre de nombreuses sociétés savantes... il publie beaucoup, tant à la Société de Médecine Militaire, qu'à l'Académie de Médecine ou à l'Académie des Sciences. Il publie entre autres sur les oxydes métalliques, les corps gras... Il parle de médecine du travail à propos de l'étamage, du phosphore, de l'arséniate de cuivre. Il fait campagne pour l'hippophagie, contre l'alcoolisme dans l'armée, contre le suicide qu'il veut qu'on réprime (pour ceux qui ont échoué), pour la surveillance des nourrices dont les enfants à charge ont une mortalité de trente-cinq pour cent contre vingt pour cent pour les enfants du même âge vivant dans leur famille etc, etc...

Je ne retiendrai de tous ces travaux que les publications les plus importantes : le *Formulaire* et le *Traité de la Prostitution*.

Le *Formulaire Jeannel* est un recueil de prescriptions et de formules officinales médico-pharmaceutiques, édité par Baillière en 1870 sous le titre "*Formulaire officinal et magistral international*" qui restera le vade-mecum des médecins militaires français

jusqu'après la guerre de 1914-1918. Ce formulaire rédigé en collaboration avec son fils, Maurice, est un volumineux ouvrage de 966 pages, et contient quatre mille formules dont un antidote resté longtemps célèbre. C'est un véritable Codex militaire en français qui engendra toutes les prescriptions médicales de l'Armée Française pendant cinquante ans.

Le *Traité de la prostitution* paru en 1863 et rapidement réédité en 1868 est un traité de médecine de premier ordre. Volumineux ouvrage de six cents pages tout y est. C'est un travail énorme, la somme des connaissances internationales sur la question à cette époque. Il se présente sous le titre "*De la Prostitution dans les grandes villes au XIXème siècle et de l'extinction des Maladies vénériennes*" (Bailliére éditeur).

La première partie, 230 pages est une anthologie de citations bibliques et latines concernant cet immense sujet. De la Genèse à Saint-Augustin, Saint Louis et Montaigne, en passant par tous les auteurs classiques, on y trouve vraiment tout ce qu'on peut désirer avec les étymologies de tous les termes concernant le plus vieux métier du monde.

Ensuite, vient l'étude des causes de la prostitution, de la police des mœurs, des règlements comparés des principales villes d'Europe et des USA. Les statistiques abondent et sont commentées. Il décrit la vie dans les maisons closes, la grossesse, les enfants, la stérilité, l'avortement au demeurant peu fréquent.

Puis il s'intéresse aux maladies vénériennes spécialement à la syphilis, surtout en hygiéniste d'ailleurs plus qu'en pathologiste ou en thérapeute. C'est la prévention qui l'intéresse, car, impossible à supprimer, la prostitution doit être réglementée et on vivait toujours sous l'ordonnance du Lieutenant de Police de Paris jamais abrogée. En effet, à la demande de Jeannel un congrès international eut lieu à Vienne en Autriche en 1873, mais on attend toujours un règlement unifié valable partout.

Il étudie les moyens prophylactiques, les dispensaires, les hôpitaux vénériens pas assez nombreux et mal installés. Il insiste sur le fait que les soins doivent être gratuits si l'on veut qu'ils soient correctement suivis. Il note qu'il faut s'intéresser non seulement aux particuliers civils mais aux collectivités : armée, marine, usines... car, "*rien de local*" ne peut réussir.

Cet ouvrage de Julien Jeannel, fruit d'un énorme travail de vingt-cinq ans par un médecin de dispensaire, prouve, s'il le fallait, qu'il n'était pas seulement le brillant pharmacien qu'on a toujours dit.

En 1869, Julien quitte Bordeaux et se trouve promu à Paris comme Pharmacien Chef de l'hôpital Saint-Martin devenu depuis hôpital Villemin, rue des Récollets (au faubourg Saint-Martin). Ce ne sera pas pour longtemps, car en juillet éclate la guerre franco-prussienne, et il part comme pharmacien chef de la Garde Impériale rejoindre le quartier général de Metz et le Maréchal Bazaine. Nous allons voir alors Julien redevenir militaire, patriote et qui plus est assiégié comme dans sa belle jeunesse en Algérie. Il va passer, encore une fois, (c'est la quatrième) à côté de l'exploitation d'une invention qu'il revendiquera pourtant dans un article médical où il dit avoir lancé quatorze ballons.

La ville est coupée du reste du pays et Bazaine inerte. Julien et son ami le Dr. Papillon (médecin-major) discutent sur le moyen à employer pour reprendre contact

notamment avec l'armée de Mac-Mahon qui ne doit pas être très loin. Papillon préconise les aérostats, mais ils n'ont pas les moyens d'en construire.

C'est alors que Julien imagine de confier des courriers légers à de petits ballons gonflés à l'hydrogène et qu'on lâcherait par vent d'est pour qu'ils gagnent l'intérieur du pays. Ils obtiennent l'autorisation de Bazaine à condition de n'envoyer que des messages privés car ce serait trop dangereux de confier à ces légers esquifs, susceptibles de tomber aux mains des ennemis, des secrets militaires. Le général Jarras chargé de les superviser leur accorde un crédit de 1000 F.

Jeannel et Papillon s'installent dans les greniers du Fort Moselle à Metz, et se mettent à fabriquer des petits ballons de papier pelure imperméabilisé au collodion, car on manquait de tissus adéquats. Ils les gonflent à l'hydrogène obtenu par action de l'acide sulfurique sur de la ferraille. Chaque ballon de 1 m³ pouvait porter 1200 g, et tenir l'air 5 heures. On y accrochait un lest de brefs messages familiaux sur papier pelure, et une promesse de récompense de 100 F à qui trouverait ces messages et les posterait.

C'est ainsi, que du 2 mai au 13 septembre 1870, environ 3000 lettres furent expédiées vers la France libre. Jouant à la fois sur le patronyme d'un des inventeurs et sur la fonction de l'autre, on les appelait "les papillons des pharmaciens". La moitié de ces messages arriva à destination. Nos deux héros avaient créé la première poste aérienne. L'idée était bonne et la réalisation en fut copiée avec de plus grands moyens par l'artillerie et le génie. C'est ainsi que "les ballons du génie", fabriqués sous la direction du colonel Goulier, prirent leur succession. Mais le succès de cette invention importante fut éclipsé par des épisodes tragi-comiques. C'est ainsi que certains messages n'arrivèrent pas toujours au destinataire présumé, engendrant des conflits familiaux, ou que certains s'égarèrent même derrière les lignes ennemis comme l'aventure arrivée à la lettre du chef d'état major, le Général de Coffinière, dont les critiques stratégiques à l'égard de Bazaine étaient des plus vives. Ce ballon tomba malencontreusement aux mains des Prussiens (le «Maréchal traître» n'avait pas tellement tort de se méfier du caprice des vents). Le Prince Frédéric-Charles de Prusse se fit un malin plaisir de la renvoyer à Bazaine après avoir souligné en rouge les passages importants, ce qui mit le Chef d'Etat Major en situation inconfortable devant son supérieur qui interdit définitivement ce trafic de messages. Pourtant, ce désenclavement psychologique avait eu le meilleur effet sur la population messine dont les journaux débordaient de lyrisme.

Une plaque apposée en 1951 dans une rue du Sablon à Metz dit, en effet, que la poste aérienne a été inventée par l'anglais Georges T. Robinson journaliste correspondant de guerre du Manchester Guardian. Or, celui-ci s'intéressa, comme descripteur seulement, aux seuls ballons du génie. C'est pourquoi, une grande cérémonie commémorative officielle, avec participation de la Municipalité de Metz, de la NASA qui s'était beaucoup intéressée à l'affaire, des rédacteurs de la revue Icare et du Musée Postal qui émit à cette occasion une marque spéciale, eut lieu à Metz le 25 octobre 1980 pour le 110e anniversaire des premiers ballons. Il faut noter que ce sont les philatélistes et non les historiens qui ont rétabli la vérité.

Julien quitta rapidement Metz après la capitulation. Il ramena toutefois à Lille dans des charrettes à chevaux tout son matériel qui ne tomba pas aux mains de l'ennemi, ce qui lui valut une nouvelle lettre de félicitations ministrielles (mais il n'est pas question ici de ballons). Il rejoint ensuite la deuxième armée de la Loire du général Chanzy, dont

il devient le pharmacien en chef, et où il retrouve son fils, Maurice, frais émoulu de l'Ecole des carabins rouges de Strasbourg, et qui servait là comme sous-aide major, après s'être évadé de la capitale alsacienne assiégée. On sait que cette armée de la Loire ne put livrer malheureusement qu'un baroud d'honneur.

Pendant la Commune Julien reprend son poste à l'hôpital Saint-Martin de Paris et, en 1872, Général Inspecteur de la Pharmacie, il entre au Conseil de santé des Armées, puis il est versé dans le cadre de réserve.

Comment un personnage pareil va-t-il envisager la retraite à 58 ans ? L'histoire de notre héros n'est pas finie. Il aurait largement pu prétendre à une chaire d'Université s'il n'avait eu un ennemi personnel en la personne de Paul Bert le célèbre physiologiste, ancien élève de Claude Bernard. Bert n'était pas encore le ministre de l'instruction publique qu'il deviendra sous Gambetta, mais il était déjà tout puissant dans les milieux universitaires et s'il avait l'esprit large c'était uniquement du côté gauche. Matérialiste il était venu à Bordeaux faire une conférence sur la "machine humaine", et Julien non seulement lui avait porté la contradiction mais avait polémiqué par écrit, défendant ses opinions "vitalistes". Par ailleurs, Julien avait toute sa vie combattu le malthusianisme des Facultés de Médecine maintenant seulement au nombre de deux (Strasbourg ayant disparu). Il défendait en "bon girondin" la régionalisation et la décentralisation. Or, une occasion inespérée et imprévue se présente : ce fut l'heureux mariage du Dr Féreau de Lille, élève de Velpeau, Lasègue et Orfila. Revenu à Lille comme professeur à l'Ecole de Santé et médecin de Saint-Sauveur, il épousa Mademoiselle Vrau, d'une grande famille de filateurs très fortunés. Féreau abandonne la médecine et devient industriel, cogérant de l'entreprise avec son beau frère Philibert. Tous deux catholiques militants, créent les Facultés catholiques de Lille en commençant par la Faculté de Droit (1877). En 1881, on commence à bâtir ce qui sera la Faculté de Médecine et de Pharmacie, et par contrat on se réserve l'utilisation de 200 lits à Sainte-Eugénie devenue l'hôpital de la Charité, auxquels s'ajouteront les nombreux services et maisons de soins pour former un véritable centre hospitalier. Le Dr Féreau est toujours là pour avancer les fonds nécessaires, véritable apôtre laïc pour qui l'argent n'avait qu'un mérite "celui de pouvoir être donné". On recrute alors ceux qui seront les professeurs. Jeannel et Papillon sont du nombre des promoteurs et co-fondateurs avec Wintrebé, Guermonprez et Béchamp qui sera le premier doyen.

Jeannel et Papillon sont chargés de mission par le Sénat Académique de Lille. De façon à donner à cette Faculté des statuts modernes et sages, ils devront visiter les Facultés étrangères afin de rédiger un rapport et faire des propositions. A Papillon les Facultés anglaises, et à Jeannel les Facultés allemandes. Ils voyagèrent chacun plusieurs mois et proposèrent le temps plein pour les professeurs (ils avaient un siècle d'avance), la conservation de l'enseignement alors discuté de la Physique et de la Chimie qu'ils déclarèrent sciences "fondamentales" pour les futurs médecins qui, disent-ils, ne peuvent se contenter de "belles dissertations".

Et la Faculté vit le jour avec, entre autres, Jeannel et Papillon comme professeurs titulaires, le premier de thérapeutique et le second de clinique médicale. Paul Bert, devenu ministre en 1881, supprima la liberté de l'Enseignement Supérieur, c'est pourquoi, cette Faculté Libre de Médecine est restée unique. On sent venir les luttes anti congrégationnistes pour la laïcité.

En 1884, Julien a 70 ans. Professeur honoraire, il quitte Lille.

Il lui reste douze ans à vivre et il saura les employer. Julien revient à ses goûts pour l'histoire naturelle, la littérature et la morale. C'est ainsi qu'il préconise le reboisement du Var qui, dit-il, "permettra de modifier son climat trop sec". En 1891, il fonde la Société des Amis des Arbres, dont il est le premier Président et qui de nos jours encore reste très active. Chaque membre doit s'engager à planter chaque année un arbre.

Enfin, Julien entreprend d'utiliser les célèbres Fables de La Fontaine, classées savamment par groupe d'intérêt, comme ouvrage de pédagogie morale pour la jeunesse. Publié par Paul Sevin éditeur à Paris et rapidement réédité, ce sera à 82 ans son dernier ouvrage.

Il mourut à Villefranche en 1896 âgé de 82 ans et il est enterré au cimetière de la ville. Sa femme, Anne Ruelle, le rejoignit vingt-cinq ans plus tard.

Au terme de cette histoire longue et mouvementée quel bref portrait peut-on faire de cet homme à l'activité prodigieuse et diverse ? Son portrait, stricto sensu, a été donné par René Jeannel (son petit-fils) au Val de Grâce et on peut le voir dans la salle d'honneur du Musée au milieu de toutes les gloires de cette noble maison. Un autre portrait, dû à Wittdeck, le représente en toge de professeur à Lille. Il semble qu'on pourrait troquer sa toge contre des cuissardes, un chapeau à plumes et une grande cape d'où sortirait la pointe d'une épée. Il y a du capitaine Fracasse en effet, dans ce polémiste passionné. Nous avons vu comment il n'a jamais organisé l'exploitation de ses inventions. S'il a défendu ses idées, il ne s'est jamais battu pour des intérêts. Il suivait une carrière toute tracée qui assurait son existence et celle des siens et jamais il ne jugea bon de se battre pour des résultats matériels. L'analyse graphologique des nombreux écrits qui nous restent de lui le montrent conformiste, déductif, avec une très vive imagination, un caractère passionné voire agressif et introverti. Cela compense bien cette confusion des valeurs dont elle fait état et qui apporte un complément d'explication au fait que les idées seules l'intéressaient et on conviendra volontiers qu'il n'en manquait pas !

NOTES

- (1) Julien Jeannel est le trisaïeul en ligne directe de l'auteur.
- (2) JEANNEL J. - Sur les fabriques de gélatine et de viande fumée, improvisées à Médéa, dans le courant du mois de juillet 1840. *Mém. de Méd. et Ph. Mil.*, 1re série, t. LI.
- (3) Il y eut 67 000 morts par maladie ou complications de blessures en Crimée sur un contingent de 309 000 hommes. Parmi ces victimes on comptera le Médecin-chef de l'Armée d'Orient en Crimée Joseph Scrive, mort en octobre 1861 du typhus (son nom fut donné par la suite à l'hôpital militaire de Lille où il était professeur).
- (4) Agostino Bassi, de Bologne, travailla de 1810 à 1835 sur les maladies des vers à soie. En 1837, il fut le premier à indiquer qu'une maladie des vers à soie était due à un champignon cryptogame parasite.

SUMMARY

Julien-François Jeannel (1814-1896). A “Prothee”, or a singular military pharmacist officer.

Military pharmacist Officer since 1838, Julien Jeannel studied medicine too (1838 Class). During the algerian campaign (1840), surrounded inside Medea, he slaughtered the whole part of sick animals to cook up bubbles next changed into stock cubes (Never patented !).

Nominated in Toulouse and further in Bordeaux, he wrote many books about worker's medicine, anaesthesia, suicide, syphilis, prostitution as well as a french Codex the Army used until 1918.

In 1858, he set up the A.G.M.F. (French General Practitioner's Association). He enlarged the purpose of cultural gardens and promoted reforestation.

Imperial Guard Field-officer during the 1870-71 War, he was among the Metz besieged ; there, he contrived a gadget : small hydrogen balloons carrying letters - a king of “air mail” !

After retiring, he founded with Férau and Papillon the Lille Free Medical University. Then, he ended his life at Villefranche sur Mer, devoted to botany and natural sciences ; he published “Les Fables de La Fontaine” meant for young people.